

# ORNANO, UN MAQUIS DE PARACHUTAGES

*Fin janvier 1944 - 21 mars 1944*

## **I - TERRAINS ET MOYENS**

### **NOS TERRAINS**

À la fin de 1943, le Service Atterrissages et Parachutages (S.A.P.) de la région de Toulouse (R4) recherche des terrains dans l'Est du Tarn-et-Garonne, et en trouve deux où peuvent intervenir les hommes du maquis.

L'un sur un plateau surplombant l'Aveyron, d'un kilomètre de côté, bordant la route nationale 658 qui va de Montricoux à Saint-Antonin, au lieu-dit « Vinchet », à cinq kilomètres du camp. Il portera le nom de « Volcan » avec une capacité de réception de quarante-cinq containers et de six parachutistes. La phrase codée, qui à la B.B.C. précèdera l'annonce d'un parachutage sera : « Elle pleurait comme une fontaine ».

L'autre lieu plus petit, proche du camp, en fait situé juste derrière Lautanel, servira de terrain de repêchage au cas où un avion ne pourrait larguer sur le terrain assigné. Il fut homologué sous le nom de « Cible ». Ce dernier, dès la fin de janvier 1944, débroussaillé, pourvu d'une ligne électrique et aménagée par tout l'effectif du maquis, sera mis en état de veille constante.

### **LES CONTACTS AVEC LE CIEL**

Sur Volcan, l'équipe Joë-Le Sabre, protégée par un garde était chargée de l'éclairage du terrain balisé et de l'appareil de radio guidage « Euréka » (nous l'appelions R.K.) en état de veille dès 21 H 30. Une faible lampe et un léger bip l'indiquaient.

R.K. émettait des ondes ultracourtes inaudibles et indétectables au sol par l'ennemi, ondes qui s'évasaient dans l'espace en un large entonnoir de 150 km de portée environ. Un bombardier en approche avait son « Rebecca » (un bien joli nom) en action et captait sans difficultés, et de manière visuelle sur un écran, les ondes de l'Euréka. Pour ce dernier l'approche se matérialisait par des bip bip de plus en plus sonores (l'avion venait).

Lorsque ce couple étrange, mais tellement efficace, arrivait à la verticale l'un de l'autre sur le terrain balisé, le parachutage s'effectuait, c'était alors l'allégresse des jeunes d'ORNANO... et le long travail de ramassage.

Au sol, c'était un appareil émetteur-récepteur très léger, le s-phone (téléphone secret) composé d'une large ceinture de toile contenant des batteries, d'une antenne pliable fixée sur la poitrine et se déployant en verticale sur 60 cm. L'ensemble était porté par l'opérateur muni d'un casque isolant avec deux gros écouteurs et d'un micro de bouche très isolé lui aussi, l'un et l'autre rendant secrètes les conversations en anglais et en clair avec l'avion.

Là non plus les ondes n'étaient pas détectables au sol, c'était un faisceau lumineux d'une quinzaine de kilomètres maximum qui pouvait aussi aider à guider l'avion vers le terrain.

## II-L'ACTION AU SOL

### **L'ÉCOUTE DES MESSAGES (LE POSTE « BISCUIT »)**

Elle était obligatoire chaque jour à midi et à 19 heures si le message était confirmé, mais encore fallait-il posséder une source électrique et un poste. Pour y pallier, le camp disposait d'un récepteur radio MCR baptisé « biscuit » de par sa taille, 20 cm de long - 1kg250. Il était muni d'un fil d'antenne de 9 mètres de long qui devait être déployé contre un mur de la ferme de Lautanel, un trou avait été creusé puis rempli de ferrailles, qui assurait un fil de terre augmentant le volume de l'audition. Le poste était accompagné d'un casque à deux écouteurs et de trois piles de rechange.

Le plan de balisage était fixe sur Cible, qui possédait une ligne électrique reliée au camp, mais nécessitait sur Volcan le transport d'une batterie de camion, dont se chargeait Le Sabre.



Figure 1: Le poste "biscuit" © collection privée, photographie prise par Gino Pessotto

## LA RÉCEPTION

Elle nécessitait une organisation très poussée et mobilisait la totalité de l'effectif du maquis.

- La garde du camp : un groupe restreint l'assurait lorsque le parachutage avait lieu sur Volcan.
- La garde du terrain : un groupe complet l'assurait. Quatre hommes bloquant la route d'accès au terrain à ses deux extrémités. Deux hommes assurant la sécurité du tandem Joe-Le Sabre et du porteur du S-phone. Le reste du groupe soit cinq hommes répartis aux lisières du terrain, pour repérer les parachutes au cas d'un largage imprécis, en particulier vers les falaises, et guider les ramasseurs.
- Le ramassage : l'équipe regroupée près du balisage était constituée de vingt à vingt-cinq hommes, qui suivaient la descente des parachutes et dont la tâche était double : plier les parachutes en boule, récupérer et rassembler les containers, puis les transporter au camion.

C'était un travail très dur, sur un terrain peu accidenté mais garni de buissons et de broussailles, où, à la lueur incertaine de la lune, il fallait ramener à six hommes, les longs cylindres des containers d'armes pesant en moyenne cent vingt ou cent trente kilos.

- L'évacuation : elle se faisait grâce aux camions et à la complicité d'un résistant entrepreneur de carrières, M. Paul Delpech, de Saint-Antonin dont les camions emportaient les containers en lieu sûr.<sup>1</sup>

Bien entendu, il n'était pas question de s'approprier, containers et colis, à l'exception des colis d'équipe destinés à récompenser le maquis pour son travail. Tout le reste était dissimulé puis enlevé selon les décisions de l'État-major.



Figure 2: Largage d'un container par un avion Halifax © Image extrait du Livre « La Résistance » de Jean-Louis Perquin

---

<sup>1</sup> Le 21 mars 1944, un camion ayant été pris par les Allemands sur le terrain des parachutages, il fut avec la complicité de la brigade de la gendarmerie, une déclaration antidatée de vol de véhicule !!!